

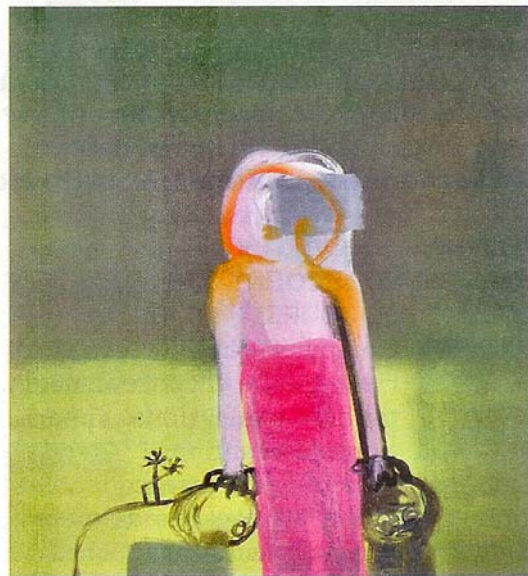
La chronique d'Olivier Cena

C'est purement théorique

Il y eut un Daniel Dezeuze avant Daniel Dezeuze, un peintre avant le constructeur de trames, de filets et d'échelles, un artiste spontané et joyeux avant le théoricien de Supports/Surfaces. En 1964, le jeune homme âgé de 22 ans qui obtient une bourse pour étudier l'urbanisme et l'architecture à l'université de Mexico peint un peu à la manière Cobra, avec des couleurs vives et un geste nerveux. Mais une fois libéré de son service militaire, qu'il effectue à Toronto (Canada) de 1965 à 1967, Daniel Dezeuze, influencé par ce qu'il a vu aux Etats-Unis, réalise la même année *Châssis avec feuille de plastique*, soit une feuille de plastique transparente tendue sur un simple châssis de tableau et exposée posée au sol contre un mur.

On connaît la suite : la fondation en 1970 du mouvement Supports/Surfaces, avec, entre autres, Viallat, Bioulès, Devade, Saytour et Valensi, auxquels viendront se joindre Pincemin et Grand, et la brièveté de l'aventure, qui ne dure que deux ans. Mais, aussi courte soit-elle, cette période marquera durablement les esprits des artistes puisque certains d'entre eux, comme Daniel Dezeuze et Claude Viallat, n'en sont pas encore sortis quarante ans plus tard. Ils continuent, comme il se disait à l'époque, « *un travail de réflexion dialectique sur la matérialité de l'œuvre et de son support* ». On voit par là qu'en art il faut très vite épuiser les théories avant que ce ne soit elles qui vous épuisent. Durables, elles deviennent des pièges et mènent à des styles auxquels les artistes finissent par se soumettre. Bâties pour déranger, elles apportent au bout du compte la sécurité et le confort. Elles qui cherchaient à définir un art ne sont plus alors que le cadre d'un projet décoratif.

Mais ce n'est déjà pas si mal de poursuivre un projet décoratif. Ainsi, la plupart des artistes conceptuels des années 1960, qu'ils soient français, comme Daniel Buren ou Dezeuze, ou américains, comme John Baldessari, ne cessent depuis une vingtaine d'années de décliner ce qui fut autrefois l'outil d'une théorie et est devenu, avec l'usure du temps, un signe de reconnaissance élégant. Car il existe aussi l'inverse, le projet antidécoratif, c'est-à-dire



"ZENSUR", PAR MIRIAM CAHN (2008).

une peinture volontairement un peu trash, un dessin volontairement maladroit, genre dont l'artiste suisse Miriam Cahn, née en 1949, est l'une des plus anciennes représentantes. Tout se joue, là, sur l'apparence : le sujet (la mère, les femmes, les enfants, le paysage urbain), le procédé et le mode de présentation - par exemple, des dessins maladroits réalisés à l'aveugle et délicatement fixés sur le mur d'une galerie par quatre épingles. Selon l'époque où elles furent faites, certaines œuvres rappellent (vaguement) le néoexpressionnisme des années 1980, aujourd'hui disparu (Salome, Luciano Castelli, Rainer Fetting), d'autres puisent (de loin) leur inspiration chez de grands anciens (Munch), mais toutes possèdent ce côté art brut leur assurant une certaine renommée - Miriam Cahn représenta son pays en 1984 à la Biennale de Venise. Mais, là aussi, l'artiste peu à peu s'est emprisonnée, ligotée pas tant par une théorie (même si la maladroite entretenue, le trait enfantin et les références psychanalytiques finissent par en dessiner une) que par un personnage : celui de la petite fille qui souffre - plus romantique, il est vrai, que celui de l'artiste qui pense.

★★ Daniel Dezeuze, « Œuvres de voyages : Mexico-Toronto, 1964-1967 », jusqu'au 28 février à la galerie Hambursin-Boisanté, 15, bd du Jeu-de-Paume, Montpellier (34). Tél. : 04-67-84-43-17.

★★ Miriam Cahn, jusqu'au 7 mars à la galerie Jocelyn Wolff, 78, rue Julien-Lacroix, Paris 20^e. Tél. : 01-42-03-05-65.